

INSTITUT DE FRANCE
ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

SEANCE DU MERCREDI 29 MARS 1995

présidée par M. Serge NIGG

M. Maurice BEJART, élu le 1^{er} juin 1994, au fauteuil vacant dans la section des Membres Libres par suite du décès de M. Paul-Louis WEILLER est installé sous la Coupole par M. Marcel LANDOWSKI, Chancelier de l'Institut.

DISCOURS

DE

M. Marcel LANDOWSKI

Chancelier de l'Institut

Madame,
Monsieur le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur,
Messieurs les Ambassadeurs,
Monsieur le Chancelier honoraire,
Messieurs les Secrétaires perpétuels,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,
Cher nouveau Confrère,

Au cours d'un récent entretien, il vous fut posé cette question, question que l'on ne pose qu'aux grands hommes : « *quelle image souhaitez-vous que les générations futures gardent de vous ?* » Vous répondiez immédiatement sans hésiter : « *Précisément, un mouvement. Comme le vent qui souffle et donne sa vitalité à la mer.* » Il y a dans cette réponse, un résumé de votre vie, de vos actions, de vos idéaux. Mais peut-on les résumer ? Je me contenterai plus simplement d'en évoquer aujourd'hui les traits les plus significatifs.

Le mouvement, le vent, la vitalité, la mer... Tout cela inspiré par les contrées méridionales qui vous sont si chères. Vous êtes originaire, en effet, de Marseille. Cette ville, dont vous parlez avec passion, est comme un creuset où se mêlent les cultures, les rythmes, les

accents, les parfums ; adossée à son cirque de collines, elle déploie ses artères en un réseau complexe qui conduit toujours à la mer. Gorgée de soleil, balayée par le mistral, Marseille n'est pas une ville comme une autre : il y règne une atmosphère que l'on trouve nulle part ailleurs ; le verbe y est haut, le geste rapide, la démarche alerte, l'œil malicieux ; il semble même qu'ici, contrairement aux autres cités du Sud, l'heure de la sieste soit négligée... Du moins, on fait semblant.

Marseille, c'est aussi une théorie des lieux « mythiques » : la *Canebière* qui reflète bien le mouvement incessant de la ville ; le *Vieux Port* où se balancent les mâtures des navires à quai, ce *Lacydon* dont les Forts Saint-Jean et Saint-Nicolas surveillent l'accès, forteresses vengeresses décidées par l'autorité royale : car déjà, dans le passé, le Roi-Soleil se méfiait de la fougue de ces citadins prompts à manifester leur mécontentement ; mais, dominant ces murailles sévères, d'autres tours s'élèvent, austères certes mais empreintes d'une foi qui parle de paix, celle de l'Abbaye Saint-Victor, auxquelles semble répondre, sur l'autre rive, le clocher de l'église Saint-Laurent : quatre saints encadrent le Vieux-Port et le protègent chacun à leur façon, martiaux ou pacifiques ; enfin, plus haut, se découpant sur le ciel, Notre-Dame-de-la-Garde que l'on voit de loin, venant de la mer ou de l'intérieur des terres, un peu comme un phare doré en haut de sa colline.

Marseille ou la figure du va-et-vient permanent entre quiétude et inquiétude. Le soleil fait bien les choses : il organise, distribue les rôles, anime les personnages. Mais le mistral, de par ses silences, trouble cette organisation : lorsqu'il entre en scène, les esprits s'agitent, les pas se précipitent, les dos se courbent ; durant trois jours, il donnera un autre visage à la ville ; la pénétrera dans ses moindres recoins. Comment y échapper ? Même chez soi, la tranquillité est impossible : les volets, les portes claquent et, là-bas, la mer s'acharne contre les digues...

C'est dans cette ville que vous êtes né, Monsieur, en 1927. Pas n'importe quel jour, le premier janvier ! C'est dans cette ville que vous avez grandi et c'est peut-être elle qui vous a donné le goût des voyages : certes le Vieux-Port est une « invitation au voyage » ; mais il y a aussi les ruelles, la *Canebière* qui se jette dans la mer, la corniche qui longe la côte, ses plages, ses établissements balnéaires, plus loin, le château d'If et, dans la ville même, les quartiers, ces quartiers que vous évoquez dans votre dernier ouvrage, *Le Ballet des mots*, en ces termes : « *Il n'y a jamais eu de banlieues à Mar-*

seille. La banlieue, c'est pour les gens du Nord, on dit " la banlieue parisienne " ; à Marseille, il y a la Canebière, le Vieux-Port et puis des villages : Saint-Pierre, Allauch, La Rose, Montolivet, La Plaine, La Belle-de-Mai, Endoume, L'Estaque, Gratte-semelle, Les Goudes, Les Chartreux, Sainte-Marguerite, La Joliette, Le Vallon des Auffes... ». Mais le voyage qui vous fascine, suppose l'arrachement. Faut-il ici parler de renoncement, lorsque vous dites « je suis né nulle part. Certains critiques ont remarqué que dans cinq ou six de mes ballets, le héros se nommait " le voyageur " et, plus loin vous dites encore, « partir, c'est toujours vivre... un peu plus, un peu mieux, un peu plus loin, un peu plus près de la mort. Partir, d'un coup, subitement, sans tambour ni trompette, la valise sera vite faite ». Enfin, vous avez ces mots qui tracent votre voie future : « j'emmène juste un gros chandail de laine, je crois qu'il fera froid... là-bas. » Aujourd'hui, après Paris, Londres, Bruxelles, vous avez jeté l'ancre au bord du Léman, à Lausanne : vous le reconnaissez vous-même, épris de chaleur comme tout bon Marseillais, vos pas vous ont curieusement conduit vers de froides contrées. Pourtant vous ne reniez pas Phocée qui sut vous enseigner.

C'est ici encore que vous avez appris à jouer. On le verra, le jeu est important pour vous ; certes les activités ludiques des tout jeunes enfants vous ravissaient, mais je veux parler du jeu qui est presque une dérision. Vous dites encore ceci : « A Marseille on ne joue pas, on blague, je regarde ce bonhomme barbu qu'on appelle Bèjart et je me dis " la bonne blague ! " ... » On l'aura compris, votre esprit de dérision ne relève pas d'un cynisme dirigé contre les autres ; simplement, il vous dicte l'humilité, et vous incite à rechercher avec rigueur, votre place dans ce monde.

Enfin, Marseille est un carrefour non seulement de populations comme je l'ai dit, mais de lieux, de régions distinctes qui font le charme du Sud : à l'Est, la Côte d'Azur ; à l'Ouest, la Camargue ; au Nord, le Luberon ; au Sud, la mer et par-delà, le continent africain. Mais, plus près, derrière les « collinettes », il y a des lieux magiques que votre père vous fit découvrir très tôt et vous apprit à en apprécier la beauté, la poésie, la vie : les calanques, Portmiou, Morgiou, Sormiou, Entrevaux, le petit port charmant de Cassis ; du côté des terres, les Caillols, Château-Gombert, l'Etoile, Cabriès, Bouc-bel-Air, Aix-en-Provence, la Sainte-Victoire...

Ces émotions ont baigné votre enfance et si l'on ajoute à cela l'immense affection de celui qui vous appelait « mon petit Mauriçou »,

votre père, le grand philosophe Gaston Berger, l'on comprend l'homme que vous êtes devenu, amoureux de la vie et passionné par les êtres, l'homme généreux, brillant, inventif ne tenant pas en place. En nous rejoignant aujourd'hui, Monsieur, vous vous rapprochez encore de lui, vous devenez en quelque sorte son Confrère puisqu'il fut membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Votre père... A vous lire, à vous écouter, il apparaît comme le pilier de votre existence. Père et mère à la fois, chaleureux, subtil, fin lettré, il vous a formé jour après jour, vous initiant à la langue allemande, aux paysages, à la musique, à la joie. Cet esprit supérieur avait cette simplicité qui vous séduit toujours ; une simplicité qui vous fait apprécier les couleurs, les rythmes, les voix, les mots, et vous permet d'en goûter le sens caché : comment ne pas admirer que vos chorégraphies soient en directe filiation avec cet homme qui fut votre héros. Philosophe, Gaston Berger dans ses *Notes personnelles*, poursuivait une réflexion, en forme de questions souvent, sur la signification du temps et de l'espace, réflexion qui, lorsque l'on vous lit et, surtout l'on assiste à l'un de vos spectacles, s'impose comme l'une de vos préoccupations majeures.

Grand ami de René Char, votre père vous donna le goût de la poésie qui est en quelque sorte la musique des mots. Lentement, avec douceur, avec tendresse, il était en train de forger un « mousikos anêr », selon la belle expression des Grecs pour désigner l'homme animé par les Muses, celui qui cultive les arts, et plus particulièrement la musique. Vous n'auriez pu être à meilleure école qu'à celle d'un père qui avait pour vocation d'enseigner la philosophie, profession qu'il exerçait avec la passion de ceux qui aiment à donner. La générosité qui le caractérisait est un feu aussi dévorant que peut être, à l'inverse, la soif de conquête ; ses victoires, il les obtenait avec son immense culture, sa plume, sa chaire à la faculté des Lettres, mais aussi avec vous, le petit Maurice qui, lorsqu'il évoque aujourd'hui la mémoire de son père, rejoint un autre grand nom de Marseille, Pagnol... Vous l'appellez « Gaston » dans vos livres et il arrive, en savourant votre propos, que l'on se pose la question de savoir quel est le père et quel est le fils, ou bien encore s'il n'y a pas là deux frères à l'écoute permanente l'un de l'autre. C'est un peu comme cela du reste que vous considérez à votre tour la pédagogie et là encore, vous partagez la pensée de votre père ; vous dites ainsi que, selon vous, « *la pédagogie est le meilleur moyen d'apprendre.*

Et donc de rester en vie. Un vrai maître vous expliquera qu'il apprend autant dans ses cours que ses élèves. Parce que la jeunesse nous offre quelque chose d'inestimable. Sa soif d'apprendre fait sortir de nous des choses que l'on ne soupçonnait pas. En donnant aux autres, on se fait un cadeau à soi-même ». Sans doute Gaston Berger éprouvait le même sentiment lorsqu'il voulut aider à vivre et à grandir un petit garçon de sept ans, son fils aîné, qui, traumatisé par la disparition de sa mère, ne voulait plus dormir seul. Cette blessure est toujours ouverte aujourd'hui, mais elle agit sur vous comme un moteur et vous pousse à toujours plus d'exigence. Vos personnages idéaux ne sont-ils pas Giotto, Mishima, Einstein, Goethe, Alexandre le Grand ? Autorisez vos amis à goûter, à apprécier toutes les facettes du grand Béjart.

Avec Gaston Berger pour mentor, cet homme qui savait déceler les dons et favoriser leur développement harmonieux par une sorte de « maïeutique », vous n'avez pas longtemps tardé ou hésité à « entrer dans la danse ». Vous dites pourtant, dans le livre que je citais auparavant, que ce fut par « hasard », ou plus précisément par « jeu ».

« Enfant, écrivez-vous, je jouais aux billes (...) et puis j'ai voulu faire du théâtre, pour jouer, j'ai essayé de jouer du piano, de jouer à l'adulte, j'ai préféré jouer dans la vie le " jeu de l'Amour et du hasard ", je suis devenu danseur par hasard et aussitôt j'ai joué au chorégraphe, au directeur de troupe, à la vedette internationale et, comme tout bon acteur, j'ai presque cru à mon rôle bien qu'à chaque salut sur scène après une première, mon copain Bim se soit écrié, avec la voix sublime du clown Grock " Sans blague ? ! " » ... Qui est ce Bim ? Ce n'est autre que vous, Monsieur, un « copain » avec lequel vous dialoguez, dans votre livre à caractère autobiographique, non sans quelque ironie. Vous êtes sérieux mais vous ne vous prenez jamais au sérieux sans doute est-ce la sagesse.

Est-ce vraiment par jeu que vous êtes devenu celui que nous saluons aujourd'hui ? Je pense, pour ma part, que c'est votre simplicité naturelle qui vous a dicté ce trop bref résumé de votre carrière... Permettez-moi de tenter ici une approche d'une vie de recherche, de travail et d'innovation, la vôtre, cher Bim... Sachez toutefois que je ne me risquerai pas à donner une interprétation de vos chorégraphies, pour, d'une part, en respecter le mystère, et, d'autre part, nous laisser chacun, à sa manière envoûtés par leur magie.

Attiré par la philosophie, ce qui ne surprendra personne, vous avez rejoint l'Université, après votre baccalauréat, pour y décrocher deux diplômes de licence et non des moindres, puisqu'ils touchent deux grands axes qui, selon moi, sont fondamentaux dans l'histoire de cette « science », à savoir la *métaphysique* et l'*esthétique*. Il y a dans le choix de vos études, les prémices de votre future carrière : formé à fréquenter les hautes sphères de l'esprit, à formuler des questions qui échappent au quotidien, à la routine, vous ne cesserez en effet de mettre votre art au service de certains idéaux ou bien encore de leur faire exprimer les tensions proprement humaines. C'est en cela, outre leur beauté, que vos ballets nous ravissent, nous inquiètent parfois, bref, nous touchent au plus profond.

Vous n'arrivez pas à la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence comme n'importe quel étudiant : c'est un danseur en formation qui vient écouter les maîtres, c'est un jeune homme avide de connaissance et qui, sans doute, pressent que l'expression corporelle, l'art du ballet, parfaitement maîtrisés, pourraient devenir autre chose qu'un simple divertissement.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, vous gagnez Paris. Là, vous perfectionnez vos études de danse avec Mesdames Egorova et Roussane, ainsi que sous la férule de Léo Staats. Très vite, vos dons retiennent l'attention de Solange Schwartz, Etoile de l'Opéra de Paris, dont vous devenez le partenaire. Car votre formation reste classique – et c'est bien là ce que l'on appelle l'appréhension du « métier » : pour mieux servir son imagination, tout artiste se doit de maîtriser les techniques propres à sa discipline ; il sort de ce long apprentissage plus libre qu'il n'y est entré, libre à son tour d'inventer. C'est ce que vous avez compris malgré cette fougue qui vous habite, cette impatience en quelque sorte ; bientôt, vous vous rendez à Londres pour poursuivre votre formation à *L'International Ballet* avec lequel vous interprétez les grands rôles du répertoire.

Riche de ces enseignements, vous éprouvez maintenant le désir d'orienter vos recherches dans une nouvelle direction et, pendant un an, vous vous immergez dans la modernité de la compagnie que dirige, à Stockholm, Birgitt Cullberg. La musique contemporaine guide vos pas et, à peine âgé de 23 ans, vous concevez votre première chorégraphie sur *L'oiseau de feu* de Stravinski. C'est une révélation et une révolution. Ne dites vous pas vous-même, que deux pôles vous ont guidé, à savoir : « *Stravinsky musicien russe, Stravinsky musicien révolutionnaire*. Que la danse soit donc l'expression

abstraite de ces deux éléments toujours présents dans la musique : un sentiment profond de la Russie et une certaine rupture avec la tradition musicale qui se traduit surtout par une violence rythmique inaccoutumée et qui suscita (...) les remous que l'on sait. *L'Oiseau de feu et le Phénix qui renaît de ses cendres. Le poète comme le révolutionnaire est un oiseau de feu* ».

En 1950, sur la scène du Konigliche Oper de Stockholm, le monde vous découvre, le monde s'ouvre à vous. De retour à Paris, vous créez en 1954 votre propre Compagnie, avec Jean-Laurent, le Ballet de l'Étoile, qui deviendra bientôt le Ballet-Théâtre de Paris. Poussant très loin la recherche musicale, vous vous rapprochez des grands novateurs dans ce domaine, Pierre Schaeffer et Pierre Henry notamment. De vos démarches complémentaires, naîtront des chorégraphies qui ne cessent de surprendre, qui sont parfois, du reste, mal comprises : cette musique est difficile d'accès pour le plus grand nombre, elle inquiète, elle dérange et, prenant corps à travers les mouvements, les gestes de vos danseurs, elle amplifie son effet troublant. C'est *la Symphonie pour un homme seul* (1955), puis *Orphée* et *Arcane* toujours sur des musiques de Pierre Henry. Marius Constant, dont vous êtes aujourd'hui le confrère, vous inspire *Brève rencontre* (1955) et vous retrouvez Pierre Henry pour *Haut voltage* (1956). Cependant, jamais vous ne serez prisonnier d'une « école » ; votre propre style se nourrit de musiques d'inspiration diverses qui ont cependant toutes en commun, à vos yeux, de « vous bouleverser » pour reprendre vos propres termes. Schaeffer, Henry, Stockhausen, Bériot, mais aussi Constant, je l'ai dit, le poétique Ohana, et plus loin, les grands maîtres, Purcell et la musique élisabéthaine, Bach, Scarlatti, Mozart, Beethoven, Chopin, Liszt, Tchaïkovsky, Malher, et bien sûr, Wagner, Stravinski. Wagner, en effet, vous a inspiré un roman au goût parfois sulfureux, *Mathilde ou le temps perdu*, dans lequel vous imaginez, non sans âpreté, le grand amour mais amour malheureux, qu'éprouvaient l'un pour l'autre, Mathilde Wesendonck et Wagner ; étrange histoire que cette liaison qui eut pour « enfant » spirituel *Tristan*, inspiré par Mathilde et achevé, loin d'elle, dans l'exil vénitien.

La musique reste pour vous le souffle essentiel de votre inspiration, musique classique mais également musiques traditionnelles de tant de cultures lointaines ou bien encore le jazz. Mais votre démarche est patiente ; si toute musique est dansable selon vous, vous ne l'écoutez tout d'abord que pour votre plaisir, sans songer à

une invention immédiate de pas et de figures. Vous dites ceci : « *Je rentre chez moi vers 22 h 30. J'ouvre alors un livre, ou j'écoute une musique qui n'a rien à voir avec mon travail. Et puis, une deuxième, une troisième. Souvent une de ces musiques fait tilt. Et je me dis : "Tiens, cette pièce-là, je pourrais la chorégraphier plus tard, dans une année, deux ans..." J'accumule ainsi tout un matériel.* »

Je ne sais combien de temps dura votre « gestation », mais ce chef-d'œuvre que vous « dicta » – le mot n'est pas trop fort – le *Sacre du Printemps* de Stravinsky, m'apparaît comme l'exemple parfait de l'adéquation, l'on pourrait même parler d'osmose, entre la composition musicale et la composition chorégraphique. La première représentation en fut donnée en 1959 à Bruxelles. Sur la scène du Théâtre Royal de la Monnaie, plusieurs troupes différentes répondaient à vos directives, le Ballet-Théâtre de Paris, le Western Ballet, la Compagnie Charrat et Miskovitch : ce fut un grand moment et, dites-vous, un tournant dans votre carrière. « *A l'invitation de Maurice Huisman, Directeur du Théâtre de la Monnaie, je suis parti pour Bruxelles. Ce faisant, je suis passé là d'un groupe de seize danseurs à une grande compagnie. J'ai engagé des éléments en Angleterre, en Italie, en Allemagne... Et j'ai constitué un répertoire complètement différent. A l'exception d'Orphée et de la Symphonie pour un homme seul que j'ai gardés quelques temps, j'ai tiré un trait sur le répertoire des Ballets de l'Étoile et du Ballet-Théâtre de Paris.* »

Une nouvelle ère s'ouvre pour vous : en 1960, le Ballet du XX^e siècle voit le jour. L'on connaît la suite... Jusqu'en 1987, vous ne cessez de relever les défis de la pesanteur, vous imaginez des envolés sublimes et violents ; vous multipliez les tournées, vous étourdissez le monde entier. Tour à tour, il y aura *Le Boléro* inspiré de Ravel, *les Sept péchés capitaux* sur une musique de Kurt Weill, et un texte de Brecht, *la Messe pour le temps présent*, *le Voyage*, d'après le livre des Morts tibétain, *la Traviata*, *les Contes d'Hoffmann*, *Serait-ce la mort ?*, *Nijinsky, clown de Dieu*, *Le marteau sans Maître*, *Stimmung*, *Ce que l'amour me dit*, *Pli selon pli*, *Notre Faust*, *Petrouchka*, *Eros Thanatos*, *Thalassa-Mare Nostrum*, *Dyonisos*, *Kabuki*, *Bahkti...*, des opéras également, *La Damnation de Faust*, *Roméo et Juliette* de Berlioz, *la Neuvième* de Beethoven, *Don Giovanni*...

Sans jamais connaître de lassitude, – il semble que vous soyez infatigable –, vous menez parallèlement plusieurs entreprises, à la

tête de cette grande formation qui est pour vous, plus qu'une famille, une tribu. Sans relâche, vous étendez vos connaissances, notamment dans le domaine musical et le domaine philosophique, explorant plusieurs traditions extra européennes, notamment asiatiques qui aboutiront à des ballets d'une inspiration nouvelle, tels *Bhakti*, *Golestan*, *Kabuki*, *Dibouk*, *Pyramide*, *Farah*... « *J'ai toujours été fasciné par les cultures du monde entier* », reconnaissez-vous volontiers. « *J'ai essayé de comprendre la Perse, l'Inde, le Japon, l'Amérique du Sud* ». Mais le grand voyageur de l'esprit que vous êtes n'est pas jaloux de son savoir, ses réflexions, ses expériences, ses émotions, il pense très tôt à les communiquer, fidèle sans doute au souvenir de son père : en 1970, vous créez donc une école de danse, à Bruxelles, l'École Mudra, entamant là une activité pédagogique vraiment nouvelle pour ne pas dire révolutionnaire. Vous y prodiguez un enseignement polyvalent, associant à la danse, fondement premier, la musique, le théâtre, l'expression corporelle. Vous saisissez en effet les liens intimes qu'entretiennent entre elles ces disciplines et l'enrichissement réciproque qu'elles s'apportent l'une à l'autre. Quelques années plus tard, vous renouvellez l'expérience à Dakar où une autre Ecole Mudra verra le jour. C'est que pour vous, permettez-moi de vous citer à nouveau, « *l'enseignement est une composante majeure* » de votre existence. Allant plus loin, vous dites « *voyez-vous, si je ne conserve pas mes ballets, c'est qu'à mes yeux mon activité de chorégraphe n'a pas d'importance foncière. Que tel ballet soit réussi et tel autre raté ne compte pas vraiment.* » Ce qui compte à vos yeux c'est le renouvellement permanent des approches, l'innovation mûrement réfléchie qui s'appuie sur les apports extérieurs mais aussi sur la remise en cause des idées reçues. Comment, avec une si haute ambition, n'auriez-vous pas, Monsieur, fait évoluer la danse ? Et, à vous entendre, c'est ce mouvement que vous voulez continuer à imprimer, « *ce mouvement qui, pour vous, dépasse l'œuvre* ».

Vous avez poursuivi cet idéal avec conviction toujours, sans faillir, mais avec réalisme. Vint le temps où cette volonté de pédagogie intense vous a dicté la décision de réduire votre troupe, de quitter Bruxelles pour gagner les rives du Léman. En 1987, le Ballet du XX^e siècle devient le Béjart Ballet Lausanne. En septembre 1992, vous y instituez une nouvelle école, l'École-Atelier Rudra. Ouverte à une quarantaine d'élèves de nationalités différentes, elle leur dispense un enseignement gratuit pendant deux ans. Votre idée était de créer un atelier multidisciplinaire à partir de la danse, la notion

d'atelier impliquant une recherche personnelle de chaque danseur pour se développer. Mais, dites-vous, « *Rudra est aussi un mode de vie intellectuel et moral. Une façon d'exister par rapport au monde moderne où le danseur prend sa place sociale dans l'univers. A une époque de relâchement et de permissivité, il est important d'avoir des êtres humains qui, sans être agressifs, ont une réelle volonté d'affronter le combat de la vie* ». Aussi, à l'Ecole avez-vous introduit des cours d'arts martiaux, tel le kendo. « *Je crois, confiez-vous plus loin, qu'un retour à une stricte discipline va se produire en danse. Une discipline qui n'enlèvera rien à la créativité ni à la théâtralité. Le corps humain a éprouvé un besoin de liberté, à un moment donné. Il l'a eue. Mais on est allé trop loin. Le laisser-aller n'est plus acceptable. Je suis convaincu que l'on peut trouver des moyens d'expression nouveaux, modernes, permettant d'aller encore plus loin, à l'aide d'une danse structurée, et avec des corps faits et resacralisés.* »

Sachez, Monsieur, que ces propos rejoignent l'une des principales préoccupations de l'Académie qui vous accueille. Le constat, depuis de longues années, d'une totale confusion entre laisser-aller et liberté, entre le « métier », la vocation et l'inédit systématique, le génie et l'apologie du n'importe quoi, est pour nous tellement inquiétant que nous avons entrepris avec énergie de partir en croisade contre cette démission, ces illusions dangereuses et naïves. Sachez également que votre arrivée parmi nous, avec vos élans, vos espoirs, vos exigences qui transparissent dans votre regard qui voit au-delà des mots, nous réjouit car elle nous promet d'avoir gagné en votre personne un vrai combattant.

Je rappelai précédemment votre goût pour le changement ; non point un changement destructeur mais bien une évolution intelligente, habitée par le souci de la perfection. Cette évolution pourrait bien être aujourd'hui une « révolution » et cela ne saurait vous déplaire, comme on l'a vu. Une révolution pacifique qui redonnerait à notre culture, ce dynamisme, cette force, qui lui font aujourd'hui défaut. Vous êtes désormais des nôtres, au fauteuil d'un autre héros, notre cher Paul-Louis Weiller, et nous nous félicitons de compter parmi nous un fervent allié dans notre campagne pour la revalorisation, voire la transformation, la renaissance des enseignements artistiques si importants pour l'équilibre des hommes. Son abandon depuis des décennies par notre société est un grave ferment d'inégalité sociale que l'honneur de cette fin de siècle serait d'effacer afin

de permettre à tous les enfants de France d'être en mesure de rencontrer et de comprendre les grandes œuvres de l'humanité.

Cette espérance parmi tant d'autres, est une des principales préoccupations de notre Académie des Beaux-Arts, aussi nous sommes heureux, en comptant parmi nous le grand artiste que vous êtes, de savoir que vous pensez comme l'a dit le visionnaire Georges Bernanos qu'il faut dire à tout combattant : « *Cavalier jette ton cœur par dessus la haie, ton cheval suivra* ».

Toute votre vie a prouvé que vous êtes le cœur et le cavalier.